

## Dossier

# Paroles d'habitants

À l'heure où la concertation et même la coconstruction avec les habitants sont mises en avant dans les nouveaux contrats de ville, nous avons voulu revenir sur quelques travaux qui, en Picardie, défendent la parole de ceux qui résident dans des quartiers populaires.



De larges extraits et des illustrations seront ainsi repris du livre *Le dernier hiver de Victorine*, dans lequel les locataires des tours Victorine-Autier à Amiens s'expriment avant et pendant leur destruction, tandis que des démarches produites dans le quartier Saint-Jean, à Beauvais, et auprès de jeunes, à Saint-Quentin et à Creil notamment, seront présentées avec les ouvrages *Les gens de Saint-Jean* et *Ils ne savent pas ce qu'on pense*.

**Vous voulez participer à cette revue, réagir à un article, nous proposer une contribution, n'hésitez pas à nous contacter ! (nos coordonnées en page 3)**



*Atelier d'écriture avec les habitants de Victorine-Autier (Amiens)  
en compagnie de l'écrivain Philippe Lacoche*

## Sommaire

### Dossier

#### Paroles d'habitants

- Le dernier hiver de Victorine ..... 2
- Archéologues du souvenir ..... 2
- Dans la poche de Victor ..... 3
- Atelier d'écriture, quartier Victorine-Autier, décembre 2004 ..... 4
- Paroles collectées en 2011, « La grue amoureuse d'une étoile » ..... 5
- Les gens de Saint-Jean ..... 7
- Ils ne savent pas ce qu'on pense ! ..... 8

# Le dernier hiver de Victorine

Un quartier, Victorine-Autier à Amiens, vit ses dernières heures. Ses trois tours sont détruites. Si certains habitants éprouvent un soulagement, d'autres demeurent indéfectiblement attachés à ces immeubles, à ce lieu.

Philippe Lacoche et Catherine Petit leur ont fourni, à divers moments, des premiers signes de la démolition jusqu'à sa mise en œuvre, l'occasion de s'exprimer sur les transformations : on peut ainsi lire dans *Le dernier hiver de Victorine* des témoignages empreints d'émotion et parfois de révolte.

Parallèlement, des photographies de Mickaël Accart, Mourad Laffitte et Éléonore Lelong permettent de suivre par l'image, sur une période de dix ans, les changements et la disparition du quartier. On découvre aussi, dans l'ouvrage, une nouvelle de Philippe Lacoche qui redonne vie à cet endroit, planète désormais inaccessible ; et un entretien avec deux élus d'alors de la ville d'Amiens, Valérie Wadlow et Jacques Lessard. Ils expliquent les raisons pour lesquelles la décision de raser les tours a été prise. Enfin, des reproductions procurent un aperçu d'un travail typographique accompli par Christine Brisset-Le Mauve avec les habitants.

## Archéologues du souvenir

Catherine Petit

Tout a commencé dans cette salle de réunion. C'était en 2000, je crois...

Les habitants du quartier Victorine-Autier, à Amiens, avaient répondu présent à l'invitation de la mairie.

« Vous ne voudriez quand même pas garder ça pour vous tout seuls... » a dit un élu, balayant d'un geste large la grande baie vitrée par laquelle on voyait les bâtiments du quartier, les étangs, les arbres.

[...]

Tous ceux qui voulaient parler du quartier pouvaient venir ; c'était un atelier très ouvert.

Philippe et moi prenions des notes et Éléonore, des photos.

À la suite de cet atelier d'écriture et d'une collecte de paroles réalisée pendant plusieurs mois, nous avons fait un livre : *Dans la poche de Victor...*

Une exposition de toutes les photos et des paroles a été réalisée dans la bibliothèque, et des élus ont été invités pour l'occasion. Tous ceux qui avaient donné un peu de leur temps et de leur parole pour réaliser *Dans la poche de Victor* étaient heureux et fiers de l'avoir fait. Cela a permis un contact, un dialogue ouvert, une prise de conscience, et aussi de distribuer largement le livre dans le quartier.

En 2004, Philippe et moi avons fait de nouveau un atelier d'écriture. Cette fois, il y avait quelques adultes et beaucoup d'enfants. L'intention, alors, n'était pas de faire un livre. Il s'agissait plutôt d'« une prise de température ». Deux ans après *Dans la poche de Victor*, de quoi rêvaient les habitants pour leur quartier ?

[...]

En 2010, les tours étaient presque vidées de leurs habitants. Les portes, les fenêtres passées à la silicone : éviter les squats. On commençait à reparler sérieusement de la destruction de ces trois tours en forme de demi-cercle : le soleil et la lune.

Tout cela allait disparaître. On le savait depuis longtemps ! Toute cette vie si pleine de vie dans ces tours où des centaines et des centaines de gens avaient résidé depuis les années soixante-dix, on n'en saurait plus rien... Toute cette foule bigarrée, ces odeurs de cuisine, ces musiques, ces enfants... toute cette vie de quartier rasée ? Oubliée ? Comme s'il n'y avait eu que des étangs rue Victorine-Autier.

Il m'est apparu évident que Victorine devait laisser sa trace comme Cendrillon déposait la sienne dans les cendres de la cheminée. Je suis allée voir Jacques Lebel, qui est chef de projets d'Amiens Métropole sur le quartier Sud-Est. Je lui ai proposé de retrouver les habitants, de les écouter à nouveau et d'écrire. Cette fois, la collecte s'opéra, en partie, au milieu du chantier de démolition du quartier (une tour était détruite sur trois) et il s'agissait également de retrouver dans la ville les anciens habitants, depuis peu relogés.

Une fois encore en travail d'« archéologue du souvenir » : trouver les traces sous les décombres... Et bien sûr, qui d'autre que Philippe pouvait le faire avec moi, comme en 2002 et en 2004 ?

Alors, on a pensé réaliser un atelier d'écriture dans deux lieux associatifs : à l'association ACIP, rue Condorcet, et à l'association L'un et l'autre, rue Victorine-Autier, des associations avec lesquelles j'avais toujours travaillé. C'était un plaisir de retrouver Murièle et Yolande, les responsables de ces deux structures. C'était aussi deux zones où

des habitants avaient été relogés, deux lieux où certains se retrouvaient.

Le projet que je proposai alors à Jacques devenait plus vaste. En plus de la collecte de paroles, il y avait un atelier de typographie. Plus ludique, il permettait aux habitants de penser le quartier en poésie et de faire eux-mêmes avec cette forme d'écriture à l'ancienne, avec les caractères de plomb, le papier, l'encre, la presse... en ayant l'impression de « graver » les mots pour toujours. La conscience, l'imagination, la fantaisie de Christine Brisset-Le Mauve, « la typote », ont permis cela.

[...]

L'idée de faire un livre pour laisser une trace du quartier Victorine-Autier, était devenue une évidence, une nécessité.

La démarche était à la fois journalistique, sociologique et poétique : recueillir des paroles d'habitants sur leur ressenti du quartier, son évolution et sur la problématique de sa destruction.



Dans les couloirs de Victorine-Autier, à gauche, Catherine Petit

## Dans la poche de Victor

Les paroles des habitants collectées en 2002 lors de bibliothèques de rue, de fêtes de quartier et d'un atelier d'écriture mené avec Philippe Lacoche. Ce sont des textes du livre *Dans la poche de Victor*.

Maintenant, ici, c'est le paradis.  
Quand je suis arrivée, c'était l'enfer.

Il y avait des courses-poursuites dans le couloir. Mon bébé ne pouvait pas dormir. Un enfant qui ne peut pas dormir, il ne peut pas grandir.

Avant, c'était la racaille. Ils volaient ; ils revendaient. Tu voulais une télé, tu l'avais. La cité Blanche, c'était le Bronx ! Maintenant, ils sont plus jeunes.

Avant, ça leur arrivait de traverser l'étang à la nage pour échapper aux flics. Maintenant, ils font face ; ils leur jettent des cailloux !

Y'a pas qu'aux flics qu'ils jettent des cailloux. Même aux pompiers !

Si les pompiers ne viennent pas éteindre, on est cuit !  
L'hiver, l'étang gelé, c'est beau. On marche sur la glace. Je ne le faisais pas du côté de ma fenêtre mais de l'autre côté pour que ma mère ne me voie pas.  
Quand ça commençait à craquer, on partait.

Un jour, la glace s'est brisée et Anthony est resté coincé.  
Les pompiers sont venus le chercher.

Quand on travaille à la régie de quartier, on est obligé de porter des casques car les gens balancent des tas de trucs par les fenêtres.

Quand je suis arrivée, je me suis dit que je ne vivrais pas là-dedans, ce sont des cages à lapins.



Il était tout nu sur le stade. Les flics lui couraient après. « J'ai fait la guerre d'Algérie, moi ! Je vous emmerde ! », hurlait-il !

Un voisin faisait trop de bruit avec sa musique. Mon mari a frappé très fort à sa porte. Il a donné des coups de pied. Le voisin est sorti avec un fusil. Finalement, ils ont discuté. Ils se sont serré la main ; ils ont bu du whisky. Le voisin lui a porté dix cassettes audio. Ils sont restés en amitié.

On a tous eu quelque chose ici ; il y a beaucoup de gens qui sont partis de Victor et qui regrettent.

Le 55, c'est ma jeunesse, c'est mes repères. Les gens que je rencontre, que j'aime bien. Quand il y a un décès, tous, on n'est pas bien.

Quand tu veux du travail ou inscrire tes enfants à l'école, tu dis que tu viens de Victorine-Autier, les gens pensent aux voitures brûlées ; ils te regardent d'une autre façon. Il faut tricher et dire que tu viens du rond-point Alphonse-Daudet.

Il ne faut pas tourner le dos à Victor. Ce n'est pas la peine de déménager pour habiter juste à côté. Où est le changement ?

Que ceux qui prennent des décisions s'impliquent plus ; ils n'ont qu'à venir voir au lieu de se contenter de lire des livres de sociologie ou autres... et essayer d'appliquer des théories.

Ceux qui ont des talents cachés, il faut qu'ils les montrent.

Il ne faut pas avoir honte ; ils ont peur de se manger des claques. Mais il ne faut pas avoir peur, il faut qu'ils foncent.

Les taxis ne veulent plus venir ici le soir. La Poste, c'est pareil ; les livreurs pareils. Le facteur ne monte plus dans les bâtiments.

Victor, c'est ma poche !

**INTERSENS** – villes et territoires, diversités et égalités en Picardie – est édité par l'Espace picard pour l'intégration (EPI) et la Licorne.

EPI : 21 rue de Sully, espace 22, 80000 Amiens. Tél. 03 22 91 92 38. Fax 09 82 63 44 26.

[epi.crpv@gmail.com](mailto:epi.crpv@gmail.com) - [www.epi-centre.org](http://www.epi-centre.org)

Licorne : 35 rue Alphonse-Paillat, 80000 Amiens. Tél. 03 22 91 55 24.

[editions.licorne@wanadoo.fr](mailto:editions.licorne@wanadoo.fr)

Ont collaboré à ce numéro : Soizic Cayer, Anne Dechoz, David Denis, Maria-Isabel Dos Santos, Laurent Guillard, Alain Merckaert, Nelly Salé, Georges Vétrino. Merci à toutes les personnes qui nous ont fourni des informations.

Photos : Éléonore Lelong (p. 1, 2) ; Mourad Laffitte (p. 3, 4, 6) ; Mickaël Accart (p. 5) ; Licorne (p. 7).

Directeurs de publication : Maria-Isabel Dos Santos, David Denis.

Impression : Imprimerie moderne de Bayeux.

Trimestriel. Dépôt légal à parution. ISSN : 2101-910x

Réalisé avec le soutien de la préfecture de la région Picardie/SGAR, de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (l'ACSE)/direction régionale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale de Picardie (DRJSCS).

*Pour nous manifester votre soutien (et être sûr de recevoir les prochains numéros d'Intersens) pour pouvez vous abonner pour 1 an (4 numéros) en envoyant un chèque de 20 euros à l'ordre de Licorne (adresse ci-dessus).*



## Atelier d'écriture, quartier Victorine-Autier, décembre 2004

C'est un atelier d'écriture que nous avons mis en place deux ans après *Dans la poche de Victor*. Des familles avaient déjà quitté le quartier et chacun savait, qu'un jour ou l'autre, il devrait le faire. Autour de nous, nous avions réuni quelques adultes et aussi beaucoup de jeunes. Ils devaient imaginer leur quartier après eux...

**N.** : « Ma mère avait dit que ça allait devenir un parking. Peut-être des maisons. Je préférerais que ça devienne des maisons. Je suis un peu déçue car j'aimais bien, ici. Je me suis habituée. Je suis arrivée ici quand j'avais deux ans ; avant, j'étais à Lille. Je suis également contente car je vais être obligée de changer de quartier ; il devenait vieux. Il paraît même que les bâtiments bougent ; ce serait à cause de l'étang. »

**C.** : « Ça deviendra des maisons ; ça ne me fait aucun effet car j'avais envie de bouger. »



**N.** : « Moi aussi je m'en fiche un peu, tant que j'habite quelque part... »

**A.** : « J'aurais bien aimé rester ici ; je n'aime pas les autres quartiers. Quand je vais au Nord ou à Étouvie, je n'aime pas du tout. »

**N.** : « Une dame âgée m'a confié qu'elle préférerait finir sa vie ici. »

**A.** : « Ici, il n'y a pas trop de monde. À Étouvie et au Nord, ce n'est pas pareil. »

**N.** : « Mon tonton habite les Mureaux. Quand il est venu en vacances ici, il a dit que c'était la campagne, que c'était comme une ferme parce qu'il y avait des canards. »

**L.** : « J'aimerais que ça devienne un parc d'attractions. »

**I.** : « Moi, j'aimerais bien qu'on y construise un hôtel. J'aimerais bien aller à l'hôtel. »

**N.** : « Ici, on pourrait construire un cinéma. »

**I.** : « Je voudrais qu'ils apportent un vrai bateau sur terre, et qu'ils fassent des statues des bâtiments, juste pour le souvenir. »

**L.** : « Un bateau, c'est pas sur la terre ! »

**N.** : « Ici, je suis sûre qu'il y aura un supermarché du genre Atac. »

**G.** : « Ils pourraient reconstruire plein de petites maisons de couleurs normales, comme vers la Salamandre. Je ne vois pas des maisons collées mais des maisons avec des petits jardins. »

**N.** : « Je vois bien un hôpital en construction. Victorine-Autier était une infirmière. Cet hôpital s'appellera Victorine-Autier. »

**M.** : « Moi je vois bien un lycée à la place. »

**L.** : « Et moi un aéroport. »

**M.** : « Ou alors un commissariat. Et tous les gens de la Salamandre viendraient tout casser. »

**M.** : « Pourquoi pas construire un parc Sainte-M. ? »

**G.** : « Je vois bien une photo du quartier sur un timbre. On pourrait le coller sur une carte postale. »

**H.** : « À la place, je ne vois rien. Je veux qu'ils laissent Victor. Sinon, ils pourraient bâtir des petites maisons avec de grands jardins. Et que tous les habitants restent ici et que ça s'appelle toujours Victorine-Autier. On est passés par là ; il faut qu'il reste une trace. »

**J.** : « Démolir le quartier, et quoi faire après ? Il vaut mieux laisser comme ça plutôt que de démolir. Ou alors, je préférerais qu'ils fassent des maisons, et qu'ils relogent les gens du quartier. Moi, je préfère rester ici ; ça fait vingt-et-un ans que je suis ici. Mes trois enfants ont bien réussi leur vie scolaire. Le premier a 21 ans ; il a une licence en droit. Le deuxième, 17 ans, a obtenu le bac avec mention bien. Le troisième a 11 ans et demi. »

**N. et M.** : « On ne veut pas que les bâtiments soient détruits ; ici, c'est un bon endroit. »

**A.** : « Je voudrais qu'ils rénovent, qu'ils refassent la peinture dans les escaliers. »

**E.** : « Je voudrais que ce soit des petits pavillons ou comme un village, ou comme des cases en Afrique. Ici, c'est bien situé. Toutes les races vivent ensemble. On vit comme ça, dans l'amour, dans l'amitié, la gaieté. Si ça doit être rasé, c'est pour quelque chose. Ça s'enfoncé, c'est vrai. C'est donc normal qu'ils rasent. Dans ce cas, qu'ils fassent des petits pavillons ; on se verrait plus, il y aurait plus de communication. »

**Ly.** : « On a l'impression de n'être que des cas sociaux. »

**A.** : « Il ne faut jamais dire qu'on habite à Victor ; il vaut mieux dire qu'on habite près de la gare. »

**Ly.** : « L'école, c'est parce que c'est obligatoire, sinon, ils n'iraient pas. Ils dépriment, chés jeunes ; ils vivent chez leurs parents et ils dépriment. C'est comme martyrisé dedans... »

**L.** : « Aujourd'hui, je trouve que c'est trop calme ; on s'ennuie. »

**Ly.** : « On est des familles défavorisés. Des cas sociaux. »

**L.** : « On n'est pas plus des cas sociaux que les autres. »

**Ly.** : « Maintenant, il y aura des feuilles blanches à tourner. [...] »

C'est ch'pot d'fer contre ch'pot d'terre. Quand je vais en ville, je fais vite, je n'aime pas la ville. J'y vais juste quand on me convoque. Ici, pour moi, ce n'est pas la ville. C'est comme une petite campagne. Je me dépêche de prendre mon bus pour retrouver mon quartier. »

**L.** : « J'ai un chien, ma colombe, ma tortue. Je pensais finir ma vie ici. S'ils font un parc pour les gros richards, je reviendrai les embêter. »

**Ly.** : « Chés riches, ils ont tous les droits. Nous, on a juste le droit d'aller aux Restos du cœur. »

**J.** : « J'ai peur du regard des autres. C'est pour ça que je ne sors pas. »

**Ly.** : « Pour nettoyer le quartier, on est obligées de mettre des casques, sinon on peut être blessées car les gens balancent tout par la fenêtre. Les gens jettent même leurs seaux hygiéniques par la fenêtre ! Je rêve d'une belle maison avec un jardin et un étang dans le jardin. »

**L.** : « Je rêve de voir mes enfants réussir dans leur vie. Mon rêve, c'est mes enfants. »

**A.** : « Je rêve que l'OPAC me donne un château. »

**F.** : « Je rêve d'avoir mes papiers par la préfecture. »

**M.** : « Je n'ai pas de rêve. »

**A.** : « Je rêve d'habiter un quartier calme. »

**L.** : « Ma sœur habite en bas de chez moi. Quand j'ai peur, je frappe sur le radiateur ou sur les tuyaux ; elle monte. Elle m'a dit que c'était l'immeuble qui respirait. Sans télé, je deviens folle ; il faut que je voie des images. »

## Paroles collectées en 2011, « La grue amoureuse d'une étoile »

Ce collectage de paroles auprès des habitants de Victorine-Autier a été réalisé au cours d'ateliers d'écriture et, pour certaines personnes, à leur domicile. Il a fallu compter sur le bouche à oreille pour retrouver les gens de Victorine. Nous avons des localisations géographiques de relogement mais il nous manquait les adresses.

Alors que nous effectuions cette collecte, la destruction des tours avait commencé. C'est la tour 55 qui est tombée la première, à la fin de l'hiver 2010-2011. À l'automne 2011, la tour 81 a été détruite. Début 2012, seule la tour 79 était encore debout.

**Je suis ici depuis 2005.** Ici, c'est rue Pierre-Mac-Orlan. J'aimais ce quartier, Victorine-Autier. J'aimais l'environnement, les gens me plaisaient. Les gens étaient plus solidaires. Ici, c'est individuel. J'ai accepté de venir là car on m'a pas demandé mon avis. Ici, ce sont des gens qui travaillent.

Je ne me sens pas à ma place. Ma place, c'était Victorine-Autier.

Ici, c'est la mort ! Les gens sont indifférents. Si on dit qu'on vient de Victor... Oh, bof !... À Victorine-Autier, on était tout le monde ensemble. Je travaillais à la régie de quartier, je rencontrais des copines.

Quand l'OPAC est venu à la maison, ils m'ont demandé où je voulais aller. Et ils ne nous ont pas laissé le choix. On nous a mis ici ; et il n'y a pas eu de suivi. Jessica, ma

fille, m'a dit il vaut mieux venir ici qu'au Piégeonier.

Quand on a signé, on a plus rien à dire... Je suis encore plus dépressive qu'avant.

**Je parle arabe, berbère et français.** Je sers d'interprète, ici.

Pour mes loisirs, je lis le journal et je regarde le journal télévisé à la télé, Al Jazeera, la chaîne trois et la une et les chaînes marocaines. J'écoute de la musique. Toutes les musiques, arabes, berbères, françaises. France Maghreb à la radio.

Le samedi et le dimanche, je prépare le code. Je regarde internet ; je vais sur Facebook... juste ma famille.

Alors, pour mes rêves... que je sois bien ; chez moi, avec mon mari et ma fille. Qu'on soit en bonne santé. Je rêve que quand je serai en retraite, je retournerai au Maroc. Je vivrai dans les deux pays, en France et au Maroc.

Je veux du calme.

Je rêve d'avoir une voiture.

Je veux que ma fille se marie avec homme bien, un musulman.

**J'ai le regret qu'il n'y ait pas eu assez de mobilisation.** Des gens motivés, il y en avait une dizaine. On avait quelques soutiens. Sinon, on était dix locataires, sur 320 familles !

La bataille, on l'a perdue : ils ont cassé le quartier.

Pour moi, c'était la guerre entre eux et nous. Ici, on vivait très bien.

C'est d'abord notre enfance qu'on défend, qu'on recherche.

C'est magnifique, les tours, avec les espaces verts.

C'est triste.



Ça dépendait des familles : certains respectaient le quartier ; d'autres moins. Mais la majorité des gens respectaient le quartier. Il y a eu un film de fait : *Ricky* par François Ozon. J'ai été figurant. Ils ont fait le film ici, car il y a des espaces verts. Alexandra Lamy est venue chez moi. Ils ont filmé de ma fenêtre. C'était en 2009. Ils étaient contre la démolition. Ils disaient que c'était dommage de démolir un si beau quartier.

Ça m'a fait des larmes aux yeux de voir mon couloir cassé. C'est honteux de voir ça !



Je suis amoureux de mon quartier ; c'est mon bâtiment, c'est mes tours. Dire que dans un an, on ne verra plus rien ; il y aura un trou. J'ai pris une photo : le dernier hiver de Victorine-Autier.

On n'était pas dans la misère comme les gens disaient. On était bien ici...

**Après, on a essayé de trouver du boulot.** On a fait des demandes d'emploi. Mais on nous disait non, sans raisons valables. On était doublement punis : la couleur de peau et le quartier V.A.

Ça m'a amenée à faire de la route, par le train de 6 heures, je rentrais à 20 heures. Je



**Catherine Petit** est à la fois conteuse lyrique et lectrice à voix haute. La collecte de paroles est pour elle un engagement et une source d'inspiration.

**Philippe Lacoche**, romancier et nouvelliste, est également journaliste au Courrier picard. Il a publié une vingtaine de livres.

Édition : Licorne  
Diffusion : L'Harmattan  
2012 - 160 pages  
15 euros  
ISBN : 978-2-910449-40-7

travaillais à Paris, au musée d'Orsay, à l'accueil. Je ne voyais pratiquement pas mon fils. J'ai arrêté pour revenir sur des stages à Amiens. Après, j'ai fait des travaux de vacances, UAP, hôtel des impôts, collègue de Longueau pendant deux ans. J'ai fait un troisième enfant. J'ai eu un congé parental. Puis, on a créé l'association L'un et l'autre. Ça fait quinze ans maintenant...

**J'étais avec mon neveu et trois copains.** C'était en 2007. On discutait. Une voiture de police roule tout doucement vers l'école de V.A. Ils croyaient qu'on trafiquait de la drogue. Je m'apprêtais à rentrer chez moi.



La voiture de police a accéléré ; mon neveu et ses trois copains, ils ont eu peur ; ils se sont sauvés. Je suis restée sur place, puis j'ai couru. Les policiers sont repartis. Après, on est rentrés et on a regardé et les flics étaient partis. C'était ridicule. On n'avait rien fait.

**J'ai grandi à Victorine-Autier dans un type 5, à huit enfants.** J'ai étudié à Marcel-Follet et à Guy-Mareschal. Franchement, j'ai jamais été exceptionnelle. Pour moi, j'étais moyenne à l'école. C'est vrai que je m'intéressais à plein de choses. Ma première bibliothèque, c'était avec Cardan. La bibliothèque de rue, c'était super. Cette expérience-là, des mots, de la lecture. J'obligeais mes petits frères à y aller et eux, ils ne voulaient pas. Forcément, ils préféraient aller au foot. Et moi, en tant que fille, quand je disais que j'allais à la bibliothèque, c'était plus facile de sortir. L'école, la bibliothèque, pour mes parents, c'était : « Va, ma fille, va apprendre, c'est bien ! » En tout cas pour moi, la bibliothèque de rue, ça a été génial. Une fois, on avait fait un bou-

quin avec Cardan. On avait inventé une histoire, c'était avec une grue qui était amoureuse d'une étoile. C'était un concours de livres-objets, je crois. On avait gagné un lot. On avait tous gagné des bouquins. On avait raconté l'histoire, c'était super sympa. Ça m'a marquée. Mon rêve, c'est d'écrire un bouquin, un jour. Sérieusement. J'ai déjà les idées, ça fait longtemps que ça me trotte. Dans les années 90, même avant.

**La Cité des méchants, c'était une expérience géniale, superbe.** C'était une troupe de théâtre. J'étais la plus jeune, je crois. J'avais seize ans. On avait fait une comédie

musicale qu'on a montée en dix jours. On s'est éclatés ! Je souhaite à tout le monde de vivre une expérience comme ça. Si je devais mourir demain, je ne regretterais rien de ma vie, parce que j'ai fait plein de choses. Pourtant, j'ai vécu à Victorine-Autier. On chantait, on dansait, on avait un super groupe. On s'est posé des questions existentielles. Des débats jusqu'à des heures pas possibles. On savait qu'on allait jouer au bout du dixième jour. Les débats qu'on a pu avoir sur la fin... C'était avec Oscar Castro, un metteur en scène chilien, qui était venu avec deux femmes, une Française et une Chilienne, l'une étant chorégraphe et l'autre musicienne. Ils travaillaient en famille... mais c'était génial, franchement. On ne comprenait pas grand-chose de ce qu'il nous disait, à part quand il s'énervait, on savait qu'il fallait se calmer. Pour nous, en tout cas, ça a été un magicien, ce monsieur. C'est même pas un metteur en scène, un magicien, parce que sortir ce qu'on a pu sortir au bout de dix jours, franchement... Sur le coup, on ne se rend

pas compte. Ouais, on va faire un stage de théâtre comme on avait fait un stage de danse, de poterie, un stage de plein de choses, quoi... On était loin de penser ou d'imaginer qu'on allait pouvoir vivre ce qu'on a vécu. Et au bout de dix jours, on joue et tous les gens du quartier dans un bus... En plus, on n'a pas joué au quartier. Ça, c'était génial. On a joué à Henri-Dutilleul, qui est une salle du conservatoire où on ne va jamais. Après, on a joué à la Maison du théâtre. Tout le monde était invité, des personnalités, etc. Pour une fois, on n'a pas joué au quartier et les gens se sont déplacés en masse. Nos parents, les premiers. L'amphithéâtre était blindé ! Plein, plein, plein ! Et là, on s'est rendu compte qu'on avait sorti quelque chose de bien et qu'on avait touché tout le monde et qu'on avait vu juste. En plus, on était précurseurs en la matière, parce que quelques années après, les comédies musicales, elles faisaient un tabac. Peut-être que si on avait eu la com, derrière... C'était une comédie musicale, on chantait, on dansait, on jouait, il y avait de tout. On avait inventé des chansons, c'était génial. C'était à mourir de rire mais pas à mourir. Les gens s'éclataient vraiment, quoi.

**Yves Le Febvre, tout comme Cardan, c'était un repère sur Victorine-Autier.** On a fait des choses géniales avec eux. Avec les éducateurs de l'association. Ils nous ont ouverts. Moi, personnellement, y'a plein de portes qui m'ont été ouvertes grâce à leur intervention.

**Les portraits sur le mur, c'est Nop, un Asiatique qui habitait le quartier qui est décédé d'un accident et après, c'est un p'tit Marocain qui est décédé en prison. Il s'est suicidé. Il habitait au cinquième. Après, y'a des noms sur le côté : comme A., c'est le père A. qui s'est fait tuer. Il était très, très bien ce monsieur. Il s'est fait tuer dans la boucherie dans laquelle il travaillait. Après, c'est des gens du quartier qui sont décédés, quoi. C'est comme un monument aux morts. Mais il manque des personnes, quand même. Il manque Souliman et... ma grande sœur.**



# Les gens de Saint-Jean

## Des habitants d'un quartier populaire à Beauvais racontent soixante ans d'histoire

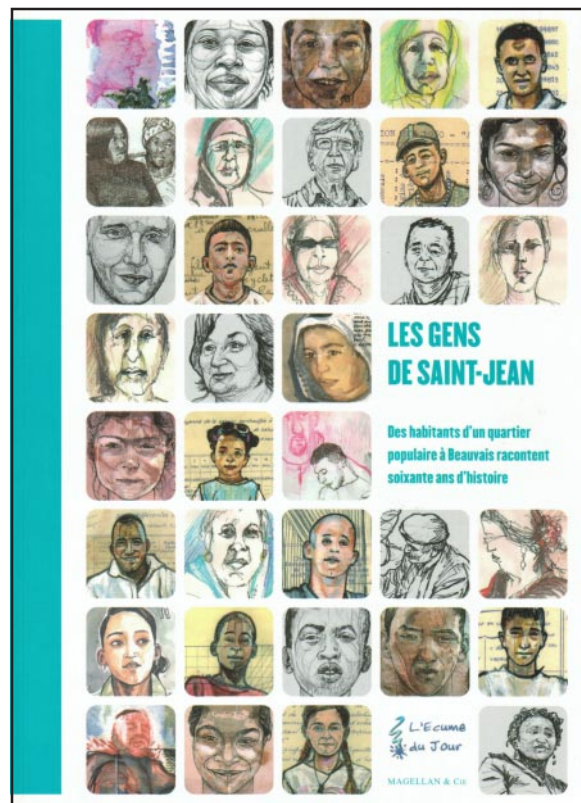
Hier, un plateau surplombant le centre-ville de Beauvais, détruit au cours de la Seconde Guerre mondiale, est occupé par quelques fermes, des champs et une caserne. Les années passent et, sur la colline, apparaissent des préfabriqués, appelés baraquements. Aujourd'hui, c'est un quartier de 15 000 habitants qui, dans les années soixante, a accueilli les premiers HLM.

Beauvais, comme toutes les villes industrielles du xx<sup>e</sup> siècle, a connu les vagues successives de l'immigration. Le quartier Saint-Jean est emblématique de ces nouveaux arrivants venus d'Europe (Pologne, Italie, Portugal), puis d'Afrique (Algérie, Tunisie, Maroc et Afrique subsaharienne).

Saint-Jean est désormais un quartier cosmopolite, fort de la diversité culturelle de ses habitants.

Les témoignages de ce livre racontent l'histoire de l'habitat social en France et des politiques publiques depuis 1960.

*Les gens de Saint-Jean* est une aventure à quatre-vingts voix, multiples, diverses : celles des habitants qui parlent de leurs expériences. Des quotidiens se croisent, se ressemblent parfois, et, à eux tous, retracent l'histoire du quartier Saint-Jean. Des sonorités riches, parfois sombres, toujours authentiques.



## Les auteurs

Quatre-vingts habitants qui, par leurs témoignages, fidèlement retranscrits, sont des auteurs à part entière, auteurs de leur vie et auteurs de la restitution de la mémoire qu'ils ont bien voulu livrer.

Neuf personnes, constituées en collectif à partir de l'association L'écume du jour, ont pensé, débattu et mis en cohérence ces témoignages. Ce collectif a été accompagné par les deux responsables du projet, Dominique Perret et Séverine Huchin, qui ont poursuivi, vérifié, cherché et construit la dynamique du livre, avec l'appui constant et rigoureux de Sylvie Brodziak, docteure en histoire et maîtresse de conférences en littérature et histoire des idées à l'université de Cergy-Pontoise. Elle a orienté une partie de sa réflexion sur l'écriture de l'histoire de ces mémoires.

Éditions Magellan

2011

264 pages

24 euros

ISBN : 978-2-35074-211-3

# Ils ne savent pas ce qu'on pense !

« Ils ne savent pas ce qu'on pense... » Ceux qui énoncent ce constat sont de jeunes habitants des quartiers populaires. Ils expriment ainsi leur exaspération d'être régulièrement discriminés, stigmatisés et caricaturés, notamment dans les médias, ainsi que leur déception que leur parole ne soit pas prise en compte par les pouvoirs publics. Comment perçoivent-ils leur vie et quel regard portent-ils sur la société qui les entoure ? Afin de répondre à ces questions, la Fédération des centres sociaux de France et Question de ville se sont alliées, donnant la parole à des groupes de jeunes issus de vingt-deux quartiers diversifiés, dans dix départements de France métropolitaine et d'outre-mer. Au total, 350 jeunes ont participé à ce travail.

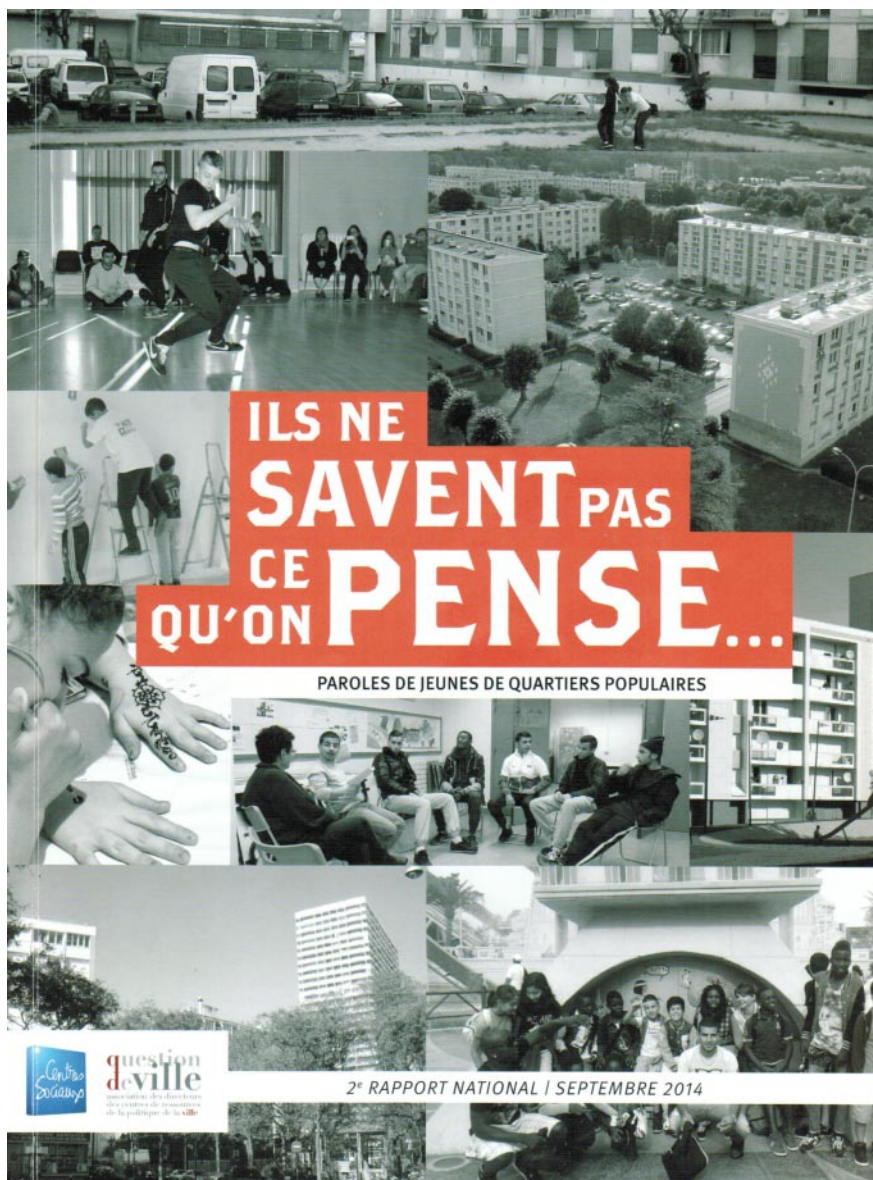
Le résultat est un ouvrage de 168 pages dans lequel, loin des idées reçues, ces jeunes témoignent de la diversité et de la richesse de leurs points de vue. À la fois attachés au mode de vie des quartiers populaires et à l'entraide qui y règne, ils disent aussi leurs difficultés quotidiennes à vivre dans des espaces dont il est souvent peu aisé de s'échapper et où règne un fort contrôle social. Profondément attachés aux valeurs d'égalité, de solidarité et de tolérance, ils expriment également leur déception face à certaines réalités – notamment les discriminations dont ils font l'objet et les difficultés liées à leur scolarité –, faisant collectivement preuve de leur capacité d'analyse.

C'est en discutant avec une soixantaine de jeunes de 7 à 25 ans, dans les centres sociaux Georges-Brassens à Creil et du Vermandois à Saint-Quentin, que l'Espace picard pour l'intégration (centre de ressources politique de la ville en Picardie) a pu recueillir la vision d'une partie de la jeunesse actuelle dans les quartiers prioritaires picards. Du profond attachement au quartier à l'incertitude de l'avenir, en passant par la solidarité et les problèmes de drogues, les sujets abordés furent nombreux et ont permis à ces jeunes gens d'exprimer leurs joies et leurs difficultés quotidiennes. Être jeune dans un quartier n'est pas toujours anodin, certains parlent de « ghettoïsation », de « cumul des handicaps », mais aussi de rêves, rêver d'ailleurs pour envisager le présent et le futur.

« Nous avons également fait le choix de récolter la parole d'une trentaine d'adultes : parents, grands-

parents, voisins... Il fut intéressant de constater le regard bienveillant qu'ils portent sur la jeunesse actuelle même s'ils se sentent souvent impuissants face à la réalité économique. Ils souhaiteraient un système scolaire plus égalitaire, plus d'activités sportives, et la possibilité de leur offrir un avenir sécurisé. Ce travail de terrain sensibilise sur le besoin d'échanges intergénérationnels que ressentent les habitants. Discuter pour éradiquer les incompréhensions, pour avancer et pour protéger les jeunes. Tel est le désir des habitants adultes. »

Préfacé par Patrick Kanner (ministre de la Ville, de la Jeunesse et des Sports) et Myriam El Khomri (secrétaire d'État chargée de la Politique de la Ville), ce rapport est le second dans son genre. L'ambition de cette série de rapports nationaux, publiés sur un rythme biennal, est de démontrer qu'au-delà des statistiques l'expertise des habitants est indispensable pour penser l'avenir de nos villes.



Fédération des centres sociaux  
et socioculturels de France  
10 rue Montcalm  
BP 379, 75869 Paris Cedex 18  
2014 - 168 pages  
12 euros  
ISBN : 978-2-9542887-1-0